Le Pantalon de Monsieur Petitjean.

Monsieur Petitjean s'était acheté un pantalon tout fait, il l'avait essayé *à la grosse*, en le mettant devant lui, en homme qui voit du premier coup. Il était certain de son affaire ; mais voilà que rentré chez lui, en l'essayant *pour de bon*, le pantalon traînait à terre ; il eu beau tirer sur les bretelles, il y avait au moins six pouces de trop.

Bien loin de se désoler de ce contretemps, Monsieur Petitjean se dit à lui-même :

"En faisant couper le bas, j'aurai de belles pièces pour raccommoder le fond lorsqu'il sera percé."

Là-dessus, il s'en va trouver Madame Petitjean et, de son air le plus aimable :

"Chère, je me suis acheté un pantalon ; je l'ai pris un peu long, six pouces de trop, exprès pour avoir des pièces ; tu es si adroite qu'en deux coups de ciseaux et quelques coups d'aiguille, tu l'auras raccourci et ourlé à la bonne mesure, et ainsi je pourrai l'étrenner demain."

Mais Madame Petitjean en était au passage le plus poignant de son feuilleton ; elle répondit d'une façon plutôt distraite :

"Certainement, cher, je le ferai, avec plaisir, mais pas aujourd'hui, je suis un peu fatiguée ; demain je m'y mettrai, et tu pourras l'étrenner après-demain."

Sans témoigner de mécontentement, Monsieur Petitjean laisse Madame Petitjean à ses héros et va trouver Madame Grosleau, sa belle-mère :

"Chère belle-mère, j'ai acheté un pantalon ; je l'ai pris exprès un peu long, vous savez, par économie, pour avoir des pièces ; vous seriez bien aimable de me le raccourcir de six pouces, avec votre habileté ce sera l'affaire d'un quart d'heure ; je voudrais l'étrenner demain."

Mais Madame Grosleau, par exception, n'était pas de bonne humeur ; elle l'envoya promener. Monsieur Petitjean n'avait plus qu'une ressource.

A ce moment la maison résonnait comme si quatre ou cinq cents feuilles de tôle dégringolaient les unes après les autres dans l'escalier. C'était Mademoiselle Petitjean qui de ses jolis doigts roses cherchait à défoncer le piano, sous prétexte d'exécuter une *romance sans paroles* du professeur Bemolski.

"Comme c'est joli, ce que tu joues là, chère petite !" dit Monsieur Petitjean ; "quelle délicatesse dans ces petits doigts-là !.. Ne voudrais-tu pas, mon Angélique, rendre service à ton petit père, en coupant six pouces au bas de ce pantalon et en refaisant les ourlets ?"

—Oh ! comme c'est ennuyeux d'interrompre ma leçon, cher papa !.... Maman ne pourrait-elle pas vous faire cela ?.... elle aurait fait plus vite que moi et bien mieux....

Le *cher papa* qui sentait la mauvaise humeur le gagner, partit sans répondre, pour ne pas dire de choses désagréables à son Angélique.

Le souper ne fut pas gai, ce soir-là ; Monsieur Petitjean se coucha presqu'aussitôt après. La veillée s'en ressentit ; le piano respectait le sommeil paternel. Au bout de quelque temps Angélique se retira dans sa chambre se disant à elle-même :

"Ce pauvre petit père ! je n'ai pas été gentille envers lui ; il faut que je répare cela."

Elle prit le pantalon, coupa six pouces, refit les ourlets et le remit à sa place. Madame Petitjean vint ensuite pensant :

"J'ai manqué d'attention envers ce cher homme, c'est bien vilain, il faut réparer cela !"

Vite, elle prend le pantalon, coupe six pouces, refait les ourlets et le remet en place. Enfin, à son tour, Madame Grosleau, prise de remords :

"Ce pauvre Petitjean ! dit-elle, comme j'ai été peu aimable ! je vais lui faire une surprise !"

Et les ciseaux coupent six pouces, et l'aiguille vole comme l'éclair, et le pantalon est remis en place, à la hâte, raccourci d'un pied et demi.

Monsieur Petitjean à son réveil, s'aperçoit qu'on a touché à son pantalon ; il le passe à la hâte. Mais quelle stupéfaction !... et quelle fureur ensuite ! Dans ce costume de bain, il vient faire une scène épouvantable à Madame Petitjean, puis à Madame Grosleau, puis même à son Angélique. Toutes trois pensent qu'il est devenu fou, et, malgré leur frayeur, ne peuvent cependant s'empêcher de rire aux larmes. Chacune pense intérieurement à l'ourlet ; on s'explique, Monsieur Petitjean se calme peu à peu et finit par rire lui-même.

Il en fut quitte pour acheter un autre pantalon de la même étoffe, toujours par économie, afin que le premier pût servir pour des pièces. Mais celui-là, il le prit juste à sa taille.

HENRY ANTSON.

Une Œuvre Philanthropique.

C'est faire œuvre philanthropique que de faire connaître aux personnes qui sont en ce moment atteintes de gripe, rhume de poitrine, bronchites, que le BAUME RHUMAL accomplit tous les jours des cures remarquables.

13

L'Opinion de M. Cleveland.

L'ex-président Cleveland, en réponse à une question du représentant de l'Associated Press au sujet de l'expansion coloniale et des annexions qui en résultent, a dit ces jours derniers :

"Je n'ai pas l'intention de répéter ce que j'ai déjà dit au sujet de l'épidémie d'impérialisme et d'expansion coloniale qui règne en ce moment. Admettant, toutefois, que mes idées sur cette question sont surannées et complètement en désaccord avec le mouvement progressif de l'époque actuelle, je suis surpris d'apprendre que le refus de certains indigènes de nos nouvelles possessions de reconnaître les avantages qu'ils obtiendraient en se soumettant à notre autorité, ait pu causer des inquiétudes à des expansionnistes. Cette phase de la situation et les incidents qui en sont la conséquence auraient dû être prévus par eux. Le remède est évident et simple. Ceux des habitants mal inspirés des territoires que nous avons annexés qui préfèrent un régime différent de celui que nous leur offrons, ou qui s'opposent dans leur intérêt à l'exécution de nos projets doivent être massacrés.

"L'extermination des indigènes a été un des faits résultant de l'expansion coloniale depuis que cette dernière a commencé, et notre enthousiasme impérialiste ne devrait pas hésiter devant la nécessité de détruire quelques milliers ou quelques centaines de milliers de Filipinos. Ce fait devrait être seulement considéré comme une des phases d'un grand mouvement, comme une simple conséquence de sa marche. Sans doute, quequcs âmes n'ayant encore aucun principe religieux seraient perdues avant que nous ayons l'occasion de les convertir à notre foi. Mais ceux de nos "clergymen" qui ont tant fait pour encourager l'expansion coloniale pourraient se charger de résoudre cette difficulté.

Il ne Faut pas se Decourager.

Ne vous découragez pas, si, après avoir essayé sans succès tant de remèdes, vous continuez à tousser sans répit. Essayez le BAUME RHUMAL. N'hésitez pas ! En quelques heures le mal sera vaincu. En quelques jours vous serez guéri. 12

Les Aveux de Dreyfus.

Parmi les documents relatifs à la question des *aveux* de Dreyfus, dont a été saisie la chambre criminelle de la cour de cassation, figure une lettre adressée par le lieutenant de gendarmerie Philippe à un général qui, avant de déposer à l'enquête sur la demande en revision Dreyfus, lui avait demandé de préciser les circonstances dans lesquelles il avait reçu les confidences du capitaine Lebrun-Renault sur les *aveux* de Dreyfus.

Voici la partie essentielle de ce document :

MON GÉNÉRAL,

....Le capitaine Lebrun-Renault m'a fait part des aveux de Dreyfus presque aussitôt après les avoir entendus, le jour de la parade d'exécution, et je puis même dire que je suis le premier à qui le capitaine Lebrun-Renault ait raconté ce qu'il avait entendu.

Voici ce qui s'est passé :

J'étais de service avec mon peloton en réserve dans la cour de la caserne de l'Ecole militaire et, pendant que le capitaine Lebrun-Renault gardait Dreyfus dans le corps de garde, je me promenais à pied, précisément dans ce corps de garde. Quelques instants avant le roulement de tambour précédant la parade, le capitaine Lebrun-Renault est sorti du corps de garde, et s'approchant de moi, il me dit :

"Depuis que je suis avec cette canaille de Dreyfus, il cherche par tous les moyens à lier conversation avec moi, mais je ne lui réponds pas. Ainsi, il m'a dit que s'il avait livré des documents, ils étaient insignifiants et que c'était dans le but de s'en procurer de plus importants, ajoutant qu'il était innocent du crime pour lequel il va être dégradé, mais que, dans trois ans, son innocence serait reconnue."

En faisant appel à mes souvenirs, je crois bien que ce sont les paroles textuelles que le capitaine Lebrun-Renault m'a rapportées.

Puis, après le départ de la voiture cellulaire emmenant Dreyfus, il s'est formé autour du capitaine Lebrun-Renault, auprès duquel je me trouvais, un groupe d'officiers, la plupart de la réserve ou de l'armée territoriale, parmi lesquels se trouvaient plusieurs journalistes (je ne pourrais citer leurs noms). La conversation s'est alors engagée avec le capitaine Lebrun-Renault, et celui-ci, à un moment donné, a répété ce qu'il en avait dit quelques instants auparavant. A ce moment, je me suis même permis de toucher le coude du capitaine Lebrun-Renault pour lui faire remarquer que nous avions des indiscrets devant nous.

PHILIPPE,

Lieutenant de gendarmerie à Bougie.